



Traduction  
de Christine  
Laferrière

Postface de

Zadie Smith

Récitatif

Toni Morrison

# RÉ- CIT- É

TONI MORRISON

---

## RÉCITATIF

Twyla et Roberta ont huit ans lorsqu'elles se rencontrent au foyer de St-Bonaventure. Quatre mois durant, les deux fillettes resteront inséparables, avant que la vie ne les éloigne. Au fil des années, elles se recroiseront au gré du hasard. Des retrouvailles souvent malaisées, jetant une lumière trouble sur un épisode de leur enfance, une scène en apparence anodine mais dont le souvenir ne les a jamais quittées – si tant est que ce souvenir soit fidèle à ce qui s'est réellement passé ce jour-là.

Suivie d'une postface signée Zadie Smith, cette nouvelle est la seule qu'ait jamais écrite Toni Morrison. En une poignée de pages aussi limpides que vertigineuses, *Récitatif* nous offre la quintessence d'une des voix les plus inoubliables de la littérature américaine contemporaine.

**Toni Morrison est née en 1931 à Lorain, Ohio, dans une famille ouvrière, au sein d'une fratrie de quatre enfants. Après des études de lettres, elle a été enseignante dans plusieurs universités avant de devenir éditrice. En 1988, son roman *Beloved* est récompensé par le prix Pulitzer. En 1993, elle se voit décerner le prix Nobel de littérature. Ses romans et essais ont tous été publiés en France par Christian Bourgois éditeur. Elle est décédée le 5 août 2019.**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Laferrière.

## RÉCITATIF

*Du même auteur  
chez Christian Bourgois*

LA SOURCE DE L'AMOUR-PROPRE  
L'ORIGINE DES AUTRES  
DÉLIVRANCES  
HOME  
UN DON  
LOVE  
PARADIS  
LE CHANT DE SALOMON  
TAR BABY  
L'ŒIL LE PLUS BLEU  
DISCOURS DE STOCKHOLM  
JAZZ  
SULA  
BELOVED

*Du même auteur  
dans la collection « Titres »*

INVITÉE AU LOUVRE : ÉTRANGER CHEZ SOI  
PLAYING IN THE DARK

TONI MORRISON

# RÉCITATIF

Postface de Zadie SMITH

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Christine LAFERRIÈRE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*Recitatif*

*Récitatif*

© 1983 by Toni Morrison

All rights reserved.

Originally collected in *Confirmation: An Anthology of African American Women*, edited by Amiri Baraka and Amina Baraka, William Morrow & Company, New York, in 1983.

© Revue America, 2019, pour la traduction française

Postface © Zadie Smith, 2022

© Christian Bourgois éditeur, 2022,  
pour la traduction française

© Christian Bourgois éditeur, 2022,  
pour la présente édition

ISBN : 978-2-267-05277-0

Ma mère dansait toute la nuit et celle de Roberta était malade. Voilà pourquoi on nous a emmenées à St-Bonny. Les gens veulent vous prendre dans leurs bras quand vous leur dites que vous avez été dans un foyer, mais franchement, celui-ci n'était pas mal. Pas une immense salle en longueur avec cent lits comme à Bellevue. Quatre par chambre, et quand on est arrivées, Roberta et moi, il y avait une pénurie de gosses à prendre en charge, donc on était les seules affectées à la 406 et on pouvait aller d'un lit à l'autre, si on voulait. Et on voulait, en plus. On changeait de lit tous les soirs, et pendant les quatre mois entiers où on a été là-bas, on n'en a jamais choisi un seul pour être notre lit permanent.

Ça n'avait pas débuté comme ça. À la minute où je suis entrée et où Bozo le Clown nous a présentées, j'ai eu la nausée. Être tirée du lit tôt le matin, c'était une chose, mais être coincée dans un lieu inconnu avec une fille d'une race tout à fait différente, c'en était une autre. Et Mary, à savoir

ma mère, elle avait raison. De temps à autre, elle s'arrêtait de danser assez longtemps pour me dire quelque chose d'important, et une des choses qu'elle a dites, c'était qu'ils ne se lavaient jamais les cheveux et qu'ils sentaient bizarre. Roberta, c'est sûr. Qu'elle sentait bizarre, je veux dire. Donc quand Bozo le Clown (que personne n'appelait jamais M<sup>me</sup> Itkin, de même que personne ne disait jamais St-Bonaventure) a dit : « Twyla, voici Roberta. Roberta, voici Twyla. Faites-vous bon accueil », j'ai répondu : « Ma mère, ça va pas lui plaire que vous me mettiez ici.

— Bien, a dit Bozo. Alors peut-être qu'elle va venir te chercher pour te ramener à la maison. »

C'est pas de la méchanceté, ça ? Si Roberta avait ri, je l'aurais tuée, mais elle n'a pas ri. Elle est juste allée à la fenêtre et s'est arrêtée en nous tournant le dos.

« Retourne-toi, a dit Bozo. Ne sois pas grossière. Bon, Twyla. Roberta. Quand vous entendrez la sonnerie, c'est le signal du déjeuner. Descendez au rez-de-chaussée. À la première bagarre, pas de film. » Et ensuite, juste pour s'assurer qu'on savait ce qu'on raterait : « *Le Magicien d'Oz.* »



## RÉCITATIF

Roberta a dû croire que ma mère serait furieuse qu'on me mette dans ce foyer. Pas qu'on me fasse partager sa chambre, parce que dès que Bozo est partie, elle est venue vers moi et elle a dit : « Ta mère aussi, elle est malade ? »

— Non. C'est juste qu'elle aime danser toute la nuit.

— Ah. » Elle a hoché la tête, et j'ai bien aimé sa manière de comprendre les choses aussi vite. Donc dans l'immédiat, peu importait qu'on soit là comme sel et poivre, et c'était parfois comme ça que les autres gosses nous appelaient. On avait huit ans et on avait zéro tout le temps. Moi, parce que je n'arrivais pas à me souvenir de ce que je lisais ou de ce que disait la maîtresse. Et Roberta, parce qu'elle ne savait pas lire du tout et qu'elle n'écoutait même pas la maîtresse. Elle n'était bonne en rien, sauf aux osselets, où c'était une tueuse : lancer, ramasser, lancer, ramasser, lancer, ramasser.

On ne s'aimait pas tant que ça, au début, mais personne d'autre ne voulait jouer avec nous parce qu'on n'était pas de vraies orphelines avec des parents beaux, morts et au ciel. Nous, on avait été abandonnées. Même les Portoricains de New York et les Indiens du Nord nous ignoraient. Il y avait

## TONI MORRISON

toutes sortes de gamines, là-dedans : des Noires, des Blanches, et même deux Coréennes. Mais la nourriture était bonne. Du moins, c'était ce que je pensais. Roberta la détestait et elle laissait des morceaux entiers dans son assiette. Le pâté de jambon en conserve, le steak haché, même la salade de fruits en gelée, et elle s'en fichait que je mange ce dont elle ne voulait pas. L'idée du dîner qu'avait Mary, c'était du pop-corn et une canette de boisson au chocolat. De la purée brûlante et deux petites saucisses, pour moi, c'était comme Thanksgiving.

Franchement, St-Bonny, ce n'était pas mal. Les grandes du premier étage nous bousculaient de temps en temps. Mais c'était tout. Elles se mettaient du rouge à lèvres et du crayon à sourcils, et elles remuaient les genoux en regardant la télé. Certaines avaient quinze ans, voire seize. C'étaient des gamines dérangées, des fugueuses effarouchées, pour la plupart. Des pauvres petites filles qui avaient repoussé leur oncle, mais qui, pour nous, avaient l'air dur, et puis méchant. Qu'est-ce qu'elles avaient l'air méchant. Le personnel essayait de les tenir à l'écart des plus jeunes, mais parfois, elles nous surprenaient en train de les regarder dans le verger, où elles allumaient un poste de

## RÉCITATIF

radio et dansaient ensemble. Elles s'élançaient à notre poursuite et elles nous tiraient les cheveux ou nous tordaient le bras. On avait peur d'elles, Roberta et moi, mais aucune de nous ne voulait que l'autre le sache. Donc on avait une bonne liste d'insultes qu'on pouvait leur renvoyer quand on traversait le verger en courant pour leur échapper. Je rêvais beaucoup, à l'époque, et le verger était presque toujours là. Un hectare de petits pommiers, peut-être deux. Des centaines de pommiers. Dégarnis et tordus comme des mendiante, la première fois que j'ai mis les pieds à St-Bonny, mais tout pleins de fleurs quand je suis partie. Je ne sais pas pourquoi je rêvais tellement de ce verger. Rien ne s'y passait vraiment. Rien de très important, je veux dire. Juste les grandes qui dansaient et qui mettaient la radio. Roberta et moi qui regardions. Un jour, là-bas, Maggie est tombée. L'employée de cuisine, aux jambes comme des parenthèses. Et les grandes se sont moquées d'elle. On aurait dû l'aider à se relever, je sais, mais on avait peur de ces filles qui se mettaient du rouge à lèvres et du crayon à sourcils. Maggie ne pouvait pas parler. Les gosses disaient qu'on lui avait coupé la langue, mais je crois qu'elle était seulement née comme ça :

muette. Elle était vieille, couleur de sable, et elle travaillait à la cuisine. Je ne sais pas si elle était gentille ou non. Je ne me souviens que de ses jambes comme des parenthèses et de sa façon de se balancer quand elle marchait. Elle travaillait depuis tôt le matin jusqu'à deux heures, et si elle avait du retard, si elle avait trop de ménage à faire et qu'elle ne sortait pas avant environ deux heures et quart, elle coupait par le verger pour ne pas rater son bus et attendre encore une heure. Elle portait un petit bonnet vraiment ridicule : un bonnet de gamine avec des rabats pour les oreilles, et elle n'était pas beaucoup plus grande que nous. Un petit bonnet vraiment affreux. Même pour une muette, c'était idiot : s'habiller comme une gamine et ne jamais rien dire du tout.

« Mais si quelqu'un essaye de la tuer ? » Je me posais pas mal la question, à l'époque. « Ou si elle a envie de pleurer ? Est-ce qu'elle peut pleurer ?

— Évidemment, a dit Roberta. Mais seulement des larmes. Pas de sons qui sortent.

— Elle peut pas hurler ?

— Non. Rien.

— Est-ce qu'elle entend ?

— J'imagine.

## RÉCITATIF

— On l'appelle », ai-je dit. Et on l'a fait.

« La muette ! La muette ! » Elle n'a pas tourné la tête.

« Jambes arquées ! Jambes arquées ! » Rien. Elle a juste continué à se balancer, les rubans de son bonnet de bébé qui flottaient d'un côté et de l'autre. Je pense qu'on se trompait. Je pense qu'elle entendait et qu'elle ne le montrait pas. Et même aujourd'hui, j'ai honte de penser qu'il y avait quelqu'un dans ce corps, après tout, qui nous entendait l'insulter comme ça et qui ne pouvait pas nous dénoncer.

On s'entendait bien, Roberta et moi. On changeait de lit tous les soirs, on avait zéro en instruction civique, en communication et en gym. Bozo disait qu'on la décevait. Sur les cent trente cas pris en charge, quatre-vingt-dix avaient moins de douze ans, avec des parents beaux, morts et au ciel. Nous, on était les seules à avoir été abandonnées et les seules à avoir zéro dans trois matières, y compris en gym. Donc on s'entendait, sans compter qu'elle laissait des morceaux entiers dans son assiette et qu'elle avait la délicatesse de ne pas poser de questions.

Je crois que c'est la veille du jour où Maggie est tombée qu'on a découvert que nos mères venaient

TONI MORRISON

nous rendre visite le même dimanche. On était au foyer depuis vingt-huit jours (Roberta, vingt-huit et demi), et c'était la première fois qu'elles venaient nous voir. Nos mères arriveraient à dix heures, à temps pour aller à la chapelle ; ensuite, elles déjeuneraient avec nous dans la salle des professeurs. Je pensais que si ma mère danseuse rencontrait sa mère malade, ça pourrait être bien pour elle. Et Roberta pensait que sa mère malade s'amuserait comme une folle avec une mère danseuse. Ça nous rendait tout excitées, et chacune a frisé les cheveux de l'autre. Après le petit déjeuner, on s'est assises sur le lit pour regarder la route par la fenêtre. Les chaussettes de Roberta étaient encore humides. Elle les avait lavées la veille au soir et mises à sécher sur le radiateur. Elles n'avaient pas séché, mais elle les avait enfilées quand même, parce que leur haut était bordé d'un très joli feston rose. Chacune de nous avait un panier en carton violet fabriqué en cours de travaux manuels. Sur le mien figurait un lapin jaune dessiné au pastel. Sur celui de Roberta, des œufs avec des lignes ondulées de couleur. À l'intérieur, il y avait de l'herbe en cellophane et juste les bonbons à la gélatine, parce que j'avais mangé les deux œufs à la guimauve qu'on nous

## RÉCITATIF

avait donnés. Bozo le Clown est venue elle-même nous chercher. Elle nous a dit en souriant qu'on était toutes mignonnes et elle nous a demandé de descendre au rez-de-chaussée. On était tellement surprises par ce sourire, qu'on n'avait jamais vu, qu'aucune de nous n'a bougé.

« Vous n'avez pas envie de voir vos mamans ? »

Je me suis levée la première et j'ai renversé les bonbons à la gélatine partout sur le plancher. Le sourire de Bozo a disparu pendant qu'on se mettait à quatre pattes pour les ramasser et les remettre dans l'herbe.

Elle nous a escortées jusqu'au rez-de-chaussée, où les autres filles se plaçaient en rang pour entrer l'une après l'autre dans la chapelle. Un groupe d'adultes se tenait sur le côté. Des spectateurs, pour la plupart. Les vieilles bonnes femmes qui voulaient des domestiques et les pédales qui voulaient de la compagnie et cherchaient des enfants qu'ils auraient peut-être envie d'adopter. De temps à autre, une grand-mère. Quasiment jamais personne de jeune ni personne dont la figure ne vous effraierait pas la nuit. Parce que si n'importe laquelle des vraies orphelines avait de la famille jeune, ce n'était pas une vraie orpheline. J'ai vu Mary tout de suite.

TONI MORRISON

Elle portait le pantalon vert que je détestais, et je le détestais encore plus à ce moment-là : est-ce qu'elle ne savait pas qu'on allait à la chapelle ? Et cette veste en fourrure, avec ses poches aux doublures tellement déchirées qu'il fallait qu'elle tire pour en sortir ses mains. Mais elle avait un joli visage, comme toujours, et elle souriait en agitant la main comme si la petite fille qui cherchait sa mère, c'était elle et pas moi.

Je me suis avancée lentement en essayant de ne pas faire tomber les bonbons et en espérant que la poignée en carton tiendrait. J'avais dû utiliser mon dernier Chiclet, parce qu'au moment où j'avais fini de tout découper, tout le scotch était parti. Je suis gauchère, et les ciseaux, pour moi, ça n'a jamais marché. Mais ce n'était pas grave : j'aurais pu tout aussi bien avoir déjà mâché ce chewing-gum. Mary s'est mise à genoux et m'a attrapée en écrasant le panier, les bonbons et l'herbe contre sa veste en fourrure miteuse.

« Twyla, mon bébé ! Twyla, mon bébé ! »

Je l'aurais tuée. J'entendais déjà les grandes, dans le verger, dire la fois suivante : « Twyyyyyla, mon bébé ! » Mais je ne pouvais pas rester furieuse contre Mary pendant qu'elle souriait, qu'elle me



## RÉCITATIF

serrait dans ses bras et qu'elle sentait le talc Lady Esther. Je voulais rester enfouie dans sa fourrure toute la journée.

À vrai dire, j'ai oublié Roberta. Mary et moi, on s'est mises en rang pour entrer dans la chapelle, et je me sentais fière, parce qu'elle paraissait tellement belle, même dans cet affreux pantalon vert qui faisait ressortir son derrière. Une jolie mère sur terre, c'est mieux qu'une mère belle, morte et au ciel, même si elle vous laissait toute seule pour aller danser.

J'ai senti une petite tape sur mon épaule, je me suis retournée et j'ai vu Roberta qui souriait. J'ai souri à mon tour, mais pas trop, de peur qu'on pense que cette visite était la chose la plus importante à avoir jamais eu lieu dans ma vie. Ensuite, Roberta a dit : « Mère, je veux que tu fasses la connaissance de Twyla, ma camarade de chambre. Et voici la mère de Twyla. »

J'ai levé les yeux sur ce qui semblait des kilomètres. Elle était immense. Plus immense que n'importe quel homme, et sur sa poitrine, il y avait la croix la plus immense que j'avais jamais vue. Je jure qu'elle mesurait vingt centimètres dans chaque

sens. Et au creux de son bras, il y avait la bible la plus immense jamais fabriquée.

Mary, simplette comme toujours, faisait un grand sourire et essayait de sortir d'un coup la main de sa poche à la doublure déchirée ; pour serrer celle de la dame, j'imagine. La mère de Roberta a baissé les yeux vers moi, et ensuite elle a aussi baissé les yeux vers Mary. Elle n'a rien dit, elle a juste attrapé Roberta de sa main qui ne tenait pas la bible et elle est sortie du rang pour aller très vite tout au bout. Mary souriait toujours, parce qu'elle n'est pas très vive quand il s'agit de comprendre ce qui se passe vraiment. Ensuite, elle a eu une illumination et elle a dit : « La garce ! » vraiment fort, et nous, maintenant, on était presque à l'intérieur de la chapelle. La musique de l'orgue qui gémissait, les anges de Bonny qui chantaient d'une voix mélodieuse. Le monde entier s'est retourné pour voir. Et Mary aurait continué comme ça, à dire des insultes, si je n'avais pas serré sa main aussi fort que je pouvais. Ça a un peu aidé, mais n'empêche qu'elle a remué et qu'elle a croisé et décroisé les jambes pendant tout le service. Elle a même ronchonné plusieurs fois.

## RÉCITATIF

Pourquoi ai-je cru qu'elle se tiendrait correctement en venant ici ? Un pantalon. Pas de chapeau comme les grand-mères et les spectateurs, et des ronchonnements tout du long. Quand on s'est levées pour chanter les cantiques, elle n'a pas ouvert la bouche. Elle ne voulait même pas regarder les paroles sur la page. En fait, elle a mis la main dans son sac pour trouver un miroir et vérifier son rouge à lèvres. Tout ce que j'arrivais à me dire, c'était qu'il fallait vraiment la tuer. Le sermon a duré une année et je savais que les vraies orphelines reprenaient leur petit air supérieur.

On était censées déjeuner dans la salle des professeurs, mais Mary n'avait rien apporté, donc on a retiré la fourrure et l'herbe en cellophane restées collées aux bonbons, et on les a mangés. Je l'aurais tuée. J'ai regardé Roberta en douce. Sa mère avait apporté des cuisses de poulet, des sandwiches au jambon, des oranges et une boîte entière de biscuits enrobés de chocolat. Roberta a bu du lait d'une thermos pendant que sa mère lui lisait la Bible.

Ça ne va pas. La nourriture qu'il ne faut pas est toujours du côté des gens qu'il ne faut pas. C'est peut-être pour ça que, plus tard, je me suis lancée dans le métier de serveuse : pour associer les gens

qu'il fallait à la nourriture qu'il fallait. Roberta a laissé juste les cuisses de poulet, mais en revanche, elle m'a apporté une tonne de biscuits par la suite, une fois la visite terminée. Je crois qu'elle était désolée que sa mère n'ait pas voulu serrer la main de ma mère. Ça m'a bien plu, et ça m'a bien plu qu'elle ne dise pas un mot sur le fait que ma mère avait ronchonné pendant toute la messe et n'avait pas apporté de déjeuner.

Roberta est partie en mai, quand les pommiers étaient lourds et blancs. Pendant sa dernière journée, on est allées au verger regarder les grandes fumer et danser près du poste de radio. Peu importait qu'elles disent : « Twyyyyyla, mon bébé ! » On s'est assises par terre et on a respiré. Le Lady Esther. Les fleurs des pommiers. Je m'attendris encore, quand je sens l'un ou l'autre. Roberta rentrait chez elle. La grosse croix et la grosse bible venaient la chercher, et elle avait l'air un peu contente et un peu mécontente. Je croyais que sans elle, j'allais mourir dans cette chambre à quatre lits, et je savais que Bozo prévoyait d'y installer une autre gamine abandonnée. Roberta a promis de m'écrire tous les jours, ce qui était vraiment adorable de sa part, vu qu'elle ne savait pas lire du tout, donc comment